



1° lecture du livre de la Sagesse (Sg 2, 12.17-20)

Ceux qui méditent le mal se disent en eux-mêmes : « Attirons le juste dans un piège, car il nous contrarie, il s'oppose à nos entreprises, il nous reproche de désobéir à la loi de Dieu, et nous accuse d'infidélités à notre éducation. Voyons si ses paroles sont vraies, regardons comment il en sortira. Si le juste est fils de Dieu, Dieu l'assistera, et l'arrachera aux mains de ses adversaires. Soumettons-le à des outrages et à des tourments ; nous saurons ce que vaut sa douceur, nous éprouverons sa patience. Condamnons-le à une mort infâme, puisque, dit-il, quelqu'un interviendra pour lui. »

Si parmi les ouvrages bibliques composés après l'Exil, beaucoup ont été écrits durant la période hellénistique d'Israël (Chroniques, Qohèleth, Esther, Judith, Siracide, Tobit, Maccabées, Daniel), le livre de la Sagesse est sans doute le seul qui ait été écrit pendant la période romaine. On situe sa parution entre 50 et 30 av. J.-C.. L'auteur (inconnu) habite Alexandrie qui compte des centaines de milliers de Juifs et qui est en train de devenir le 2nd pôle d'attraction de l'Empire.

C'est pour les Juifs de cette ville – qui ont pratiquement oublié l'hébreu – que ce livre est écrit. L'auteur est un juif de la diaspora (de la dispersion : israélites vivants hors d'Israël). Il se place sous l'égide de Salomon, et son style montre qu'il a une très bonne connaissance de la Bible grecque, mais aussi des commentaires et légendes rabbiniques et encore de la poésie, de la rhétorique et de la philosophie hellénistiques.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première (chapitres 1 à 5) compare la destinée des justes à celle des impies, pendant leur vie et après la mort. L'auteur tente d'apporter une réponse aux problèmes posés dans le livre de Job sur la présence du mal dans le monde, en enseignant que les uns seront récompensés et les autres punis (théorie de la rétribution). Il y développe enfin la croyance en l'« immortalité ».

.../...

... / ... La deuxième partie (chapitres 6 à 9) expose l'origine et la nature de la sagesse, ainsi que les moyens de l'acquérir. Cette sagesse, qui a tout réglé lors de la création et qui conduit les événements, est ici identifiée en quelque sorte à la révélation de Dieu dans l'histoire d'Israël, plus précisément au rayonnement de Dieu. Certains ont pensé pouvoir reconnaître en elle une préfiguration de l'Esprit Saint, mais d'autres, suite à l'évangile de Jean, préfèrent s'orienter vers une image du Fils de Dieu ! En tout cas, pour l'auteur, l'homme ne peut obtenir la sagesse dont il parle, que par un don divin.

Enfin, la troisième partie (chapitres 10 à 19), dans laquelle il n'est pratiquement plus fait mention de la sagesse, semble être un développement presque indépendant. Certains pensent à un autre auteur, car le style de cette dernière partie est vieilli, embrouillé, et les récits sont enchevêtrés.

L'intérêt de cet ouvrage est de nous montrer comment les juifs d'Alexandrie lisaient l'histoire biblique à l'aube du Nouveau Testament : l'auteur s'attarde sur le déroulement de la sortie d'Égypte et de l'Exode).

Précisons que le livre de la Sagesse est le dernier livre de l'Ancien Testament.

L'ensemble de l'ouvrage ne semble pas avoir été connu des évangiles synoptiques, mais St Paul et les rédacteurs du IV^e évangile, s'en sont manifestement inspirés. (Pierre de Beaumont)

Le texte que nous lisons, n'est pas directement une « prophétie » concernant la Passion et la mort du Christ. C'est une analyse psychologique décrivant l'état d'esprit de juifs renégats devant le comportement du juste (le juif resté fidèle à la tradition) qui est pour eux, un reproche permanent. Leur exaspération poussée à sa logique extrême, les conduit à vouloir supplicier le juste et à le mettre à mort pour tester sa relation à Dieu. C'est parce que ce déroulement a pu être appliqué au Christ, le Juste parfait pour le christianisme, que ce message revêt alors un aspect prophétique. A Alexandrie, la communauté juive avait certes sa singularité, cependant la séduction du paganisme environnant était une réalité quotidienne : spéculations philosophiques, développement des sciences, mais surtout syncrétisme (mélange) religieux et attrait des religions à mystère. Aussi y-avait-il des apostasies : certains juifs quittaient leur religion. Pour l'auteur, ces renégats allaient grossir le nombre des « impies ». Il veut alors prémunir ses coreligionnaires contre de nouvelles défaillances : c'est pourquoi il écrit cet ouvrage.

« Si ce Juste est fils de Dieu ... » Le titre de « Fils de Dieu » était en réalité celui dont se prévalait le peuple juif, fier de ce que Yahvé l'ait proclamé son « fils » (cf. « D'Égypte, j'ai appelé mon *fils* », Os 11,1). Mais ce titre prend ici aussi une tonalité prophétique, car ce sera le motif de la condamnation de Jésus par le Sanhédrin (Mt 26,63-66).
(Monique Piettre)

Évangile selon saint Marc (Mc 9, 30-37)

En ce temps-là, Jésus traversait la Galilée avec ses disciples, et il ne voulait pas qu'on le sache, car il enseignait ses disciples en leur disant : « Le Fils de l'homme est livré aux mains des hommes ; ils le tueront et, trois jours après sa mort, il ressuscitera. » Mais les disciples ne comprenaient pas ces paroles et ils avaient peur de l'interroger. Ils arrivèrent à Capharnaüm, et, une fois à la maison, Jésus leur demanda : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Ils se taisaient, car, en chemin, ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand. S'étant assis, Jésus appela les Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. » Prenant alors un enfant, il le plaça au milieu d'eux, l'embrassa, et leur dit : « Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille. Et celui qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé. »

Après avoir lu la première annonce de la Passion dimanche dernier, voici aujourd'hui la deuxième. Même si elle est placée par Mc, Mt et Lc en même contexte, leurs introductions varient suivant les évangélistes. On a l'impression que chaque rédacteur s'efforce d'établir un lien entre cette annonce et le contexte qui la précède.

Dans le texte de Mc, Jésus semble se cacher tout en parcourant la Galilée. Est-ce seulement pour enseigner les disciples comme le prétend Mc ? On pense plutôt à un proscrit, recherché par la police d'Hérode (cf. Mc 3,6 où les Pharisiens s'allient aux hérodiens pour faire périr Jésus ; voir aussi Lc 13,31 : « Va t'en car Hérode veut te tuer ! »). Jésus est obligé de changer de cachettes et se verra même bientôt forcé de quitter la Galilée, écrivent les P; Benoît et Boismard.

Le seul problème, c'est que Lc offre un texte plus court ne mentionnant ni la mort ni la résurrection de Jésus. A-t-il tronqué le texte de Mc ou serait-il témoin d'un texte plus archaïque, amplifié par Mc ?

C'est la seconde hypothèse qui est la meilleure, écrivent ces exégètes. Si la 1^o formule disait que *le Fils de l'Homme devait souffrir beaucoup et être méprisé*, cette 2^o annonce dit que *le Fils de l'Homme est livré aux mains des hommes*. Cette formule courte est celle qui a le plus de garantie d'authenticité, car elle ne contient pas de détails trop précis (comme dans la 3^o : Mc 10,33-34), ni l'allusion au « il faut » de la 1^o) ; de plus, elle est très sémitique, et doit être placée juste avant l'arrestation de Jésus, comme le montre le verbe au présent !

L'absence de toute référence à la Résurrection dans la formule primitive ne doit pas déconcerter. En effet, les premiers chrétiens, tous d'origine juive, connaissaient le livre de Daniel qui parlait d'un « fils d'homme ». Ils savaient que ce personnage y était décrit comme venant sur les nuées, triomphant et glorieux. En rapprochant le *fils d'homme* au titre de « Fils de l'homme » attribué à Jésus, la Résurrection y est implicitement évoquée. Mc l'a ajoutée pour sa communauté qui ne connaît pas forcément le livre de Daniel.

Après l'annonce de la Passion, voilà Jésus et ses amis revenus dans le cadre initial de son enseignement, à Capharnaüm et « à la maison ». Pour Mc, c'est l'endroit idéal pour accélérer la formation des disciples, à l'écart des foules, sur un point nouveau et difficile, d'un Messie « serviteur ». Il les interroge alors sur la discussion qu'ils avaient eu en chemin. On sait quelle place avait la « discussion » dans la formation des rabbins, écrit Jacques Hervieux.

Ils ne répondent pas et Mc en donne l'explication, car, toujours dans l'optique de la conception du Messie de leur époque, les disciples se demandaient qui serait le « premier ministre » dans le royaume qu'ils pensent que Jésus est venu instaurer. Ils briguent les honneurs, alors que leur Maître avance sur un chemin d'humilité dont il perçoit l'issue. Le contraste est flagrant. Jésus se doit d'intervenir de façon claire pour détourner ses amis de la course au pouvoir...

... Il leur donne alors une leçon vivante. Pour cela, il prend la posture de celui qu'il faut écouter : il s'assied (C'est la position de celui qui enseigne avec autorité. cf. 4,1) et il rassemble les Douze. Cette appellation est rare dans l'évangile de Mc. Son utilisation ici veut dire que l'enseignement vise les futurs responsables de l'Eglise. D'emblée, Jésus inverse l'ordre habituel de la hiérarchie humaine. Au « premier », il oppose « le dernier de tous » ; à qui commande à tous, « le serviteur de tous ».

Ce paradoxe ne prend évidemment sens que par l'exemple que Jésus donne de sa personne et de sa mission : lui, le Premier, se met à la dernière place (cf. Le lavement des pieds, de Jn). Le geste qu'il pose alors a une portée insoupçonnée. Prendre un enfant, l'embrasser, et l'introduire au centre du groupe, tout cela allait à l'encontre des mœurs du temps : la société antique ne portait pas de sollicitude particulière à l'égard des enfants, au contraire, loin d'être traités comme de adultes en herbe, on les tenait pour des êtres insignifiants. L'habitude voulait même qu'on les rejette et les exclue de la communauté religieuse à cause de leur ignorance de la Loi ! .../...

.../ ... Jésus fait donc une double réhabilitation (humaine et religieuse) : il met cet exclu - l'enfant - au cœur du cercle de ses amis. Et il ponctue cette action d'une parole lourde de signification. La communauté chrétienne devra s'en souvenir : accueillir au nom de Jésus un enfant - symbole des pauvres et tous les exclus -, c'est accueillir Jésus en personne.

Voilà la réponse déroutante à la question : « Qui est le plus grand ? ». La poursuite des honneurs devient indécente.

Se faire le « serviteur » de tous, ouvrir le cercle fermé de l'Eglise aux plus humbles, aux plus démunis, tel est le « service » que Jésus assigne à ses disciples.

Pour renforcer le poids de cette leçon magistrale, Jésus conclut d'un mot sur l'accueil. Il est l'envoyé de Dieu ; l'accueillir en la personne des petits, c'est accueillir Dieu lui-même.

Et Jacques Hervieux termine son commentaire avec ces mots :

Dieu prenant le visage d'un enfant, voilà le message inattendu, très original, de cette belle page d'évangile !

« Ils arrivèrent à Capharnaüm, et, une fois à la maison, Jésus leur demanda : ' De quoi discutiez-vous en chemin ? ' » Trois indications importantes sont rassemblées dans cette phrase, écrit Elian Cuvillier : a) « Capharnaüm », qui renvoie à 1, 21 et 2,1, comme si Mc voulait ramener son auditoire, une dernière fois, sur le point central du ministère de Jésus en Galilée. b) « La maison », le lieu de rassemblement communautaire. Enfin, c), « en chemin » : autre motif propre au II^e évangile dans cette section centrale. Lieu des commencements, lieu de l'intimité et lieu de la suivance de Jésus vers Jérusalem : ce verset rassemble trois espaces symboliques majeurs du II^e évangile.

C'est au croisement de ces espaces, mais sur le lieu de la suivance (« en chemin ») que Mc porte notre attention : Qui est le plus grand ? Ces Douze, choisis par Jésus, envoyés en mission par lui, il faut qu'il leur redise encore son enseignement le plus fondamental : être le premier, c'est être le serviteur de tous. Cet enseignement sera repris en 10,43 et illustré en fonction du Christ en 10,45 : *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir*. C'est en cela qu'il est le premier.

La scène avec l'enfant sera retravaillée par Mc en 10,13-16. « Ce petit but de chou » est là pour illustrer le renversement des logiques humaines. Mais l'enfant n'est pas ici l'innocent, le pur. C'est celui qui est en état de dépendance, mais aussi celui qui est tout comme un esclave tant qu'il n'est pas adulte comme Paul l'écrit en Galates 4,1. Il est ici figure du serviteur. (En effet, le mot grec utilisé désigne un enfant de moins de 7 ans, mais aussi un jeune serviteur ou esclave !). Mais Mc précise que c'est au nom de Jésus qu'il faut l'accueillir. L'enfant est image de Jésus en tant que serviteur. Cet enseignement a ici une bonne place : il se trouve bien situé dans la suite logique de deux annonces de la Passion.

Homélie 25° dimanche (le 23 Septembre ; 11h : Lézignan)

« Ne parlez jamais de la souffrance ! » disait un archevêque de Paris sur son lit de mort ! Quand on en fait l'expérience, en effet, on se rend bien compte que les discours sur le sujet ne tiennent pas. On ne peut expliquer l'inexplicable. Par contre, ce que l'on peut et l'on doit affirmer, c'est qu'elle n'est pas un châtement pour quelque faute personnelle comme le croyaient les anciens. Elle n'est pas non plus le fruit d'un péché d'origine comme le disent certains, car Dieu est miséricorde sans condition ! La souffrance fait partie des mystères de la vie.

Jésus y a été affronté : il ne l'a pas évacuée, il l'a vécue. Mais il l'a vécue dans la foi : c'est-à-dire non comme une fatalité, mais comme une réalité à traverser sur son chemin !

Le voici, aujourd'hui, face à deux questions. La sienne : Que sera la souffrance qui l'attend ? Celle des disciples : qui est le plus grand ? Il leur répond alors : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. » Et il pose un geste qui permet à ses paroles de frapper les regards.

Il prend un enfant et le place-t-il au milieu d'eux. Car l'enfant est le dernier au rang de la société de l'époque ! Mais dans cette réponse, Jésus continue à parler de ce qui l'attend. Car l'enfant est aussi figure de la faiblesse, cette faiblesse à laquelle réduit la souffrance. Il montre l'enfant qui n'impose pas de force lorsque la violence vient le frapper. Cet enfant est alors l'image de ce qu'est Jésus lui-même !

Cependant, l'enfant qu'il présente est aussi figure d'un avenir. Jésus nous dit par là que la souffrance ne peut être le dernier mot de la vie.

Mais que dire de notre texte qui effleure l'approche de la souffrance ? Que nous ne pouvons pas parler d'elle, certes, mais que nous nous devons d'entendre ceux qui la vivent. Le Dieu dont nous parle Jésus ne veut pas la souffrance : On voit trop le Christ réagir contre elle tout au long de ses déplacements. Alors, comme l'a fait Jésus tout au long de son ministère, nous nous devons de prêter l'oreille aux plaintes des malades, aux déceptions d'un être au cœur déchiré, à l'échec d'un jeune pour entrer dans le monde du travail, à tous les cris de la souffrance d'aujourd'hui. Parler d'elle ne sert à rien. Elle est plutôt à entendre comme un appel à compatir : Grande doit être en effet l'écoute envers celui ou celle qui souffre.

Y répondre, ne serait-ce que par un sourire, un regard, une caresse, une présence, c'est accueillir le mystère de la souffrance d'un frère ou d'une sœur. Or, cette réponse, parce qu'elle est habitée par l'amour, permet de créer en l'autre un espace de paix, un espace d'espérance, un espace de vie qui va l'aider à se frayer un chemin pour traverser son épreuve qui aboutira sur une résurrection, peut être sur sa Résurrection.

Nous ne pouvons pas parler de la souffrance mais nous nous devons de repérer ceux qui l'éprouvent, en leur cœur, dans leur corps : Malades, vieillards, handicapés, déçus de la vie, étrangers, émigrés, sans-abris, chômeurs, la liste reste avec des pointillés....

Nous ne pouvons pas parler de la souffrance mais nous ne pouvons pas laisser une société se résigner à abandonner ceux qu'elle écrase.

Nous croyons que Dieu veut la vie mais, aux heures de douleur, nous voyons bien que son horizon se réduit. C'est là, en fin de compte, que l'Évangile nous conduit : A l'extrême limite de la souffrance, à l'extrême limite de notre vie, nous sommes comme cet enfant, nous sommes comme Jésus à qui la foi est venue ouvrir une espérance, un avenir. Folie, diront certains ! Peut-être ! Mais vive cette folie qui jaillit de notre foi. Et si nous ne pouvons parler de la souffrance ayons l'audace de dire, comme Jésus, notre espérance.